

TRADUIRE FREUD

Coordination et rédaction
EMMANUÈLE SANDRON

LE CONFLIT DES TRADUCTIONS

FRANÇOIS ROBERT

Au commencement étaient l'« instinct » et l'« émoi instinctuel » ; puis vinrent la « pulsion » et la « motion pulsionnelle ». Ainsi pourrait-on résumer, en une seule phrase, ce qu'a été le mouvement général de la traduction de Freud en France : un long travail d'approfondissement de la pensée de Freud, où certains termes (ici les termes de *Trieb* et *Triebregung*) ont progressivement et difficilement trouvé leur traduction.

Aujourd'hui, il paraît impossible de penser Freud avec le seul terme d'instinct. « Il se peut que rien d'important ne se passe dans l'organisme sans contribuer pour sa part à l'excitation de l'instinct sexuel (*Sexualtrieb*). » Cette proposition de Freud des *Trois essais sur la théorie sexuelle*, citée ici dans la traduction initiale de Blanche Reverchon¹, ne fait littéralement plus sens. Bien des formulations de Freud, dans les traductions pionnières de Blanche Reverchon, de Samuel Jankélévitch ou de Marie Bonaparte, ne nous sont plus compréhensibles. En 1953, encore, on pouvait lire ceci, dans la traduction d'Anne Berman : « Nous avons dit que notre tâche thérapeutique consistait à faire connaître au névrosé les émois (*Regungen*) refoulés et inconscients qui existent en lui et, dans ce but, à découvrir les résistances qui s'opposent à cette prise de connaissance [...] Nous ramenons les symptômes aux émois instinctuels (*Triebregungen*) qui les ont motivés²... » Ce terme d'« émoi instinctuel », auquel on pourrait ajouter celui d'« émotion sexuelle » choisi par Jankélévitch pour traduire *Sexualregung*, appartient aujourd'hui à la préhistoire de la traduction de Freud.

Les deux termes de « pulsion » et de « motion pulsionnelle » furent entérinés par Laplanche et Pontalis dans le *Vocabulaire de la*

1 S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Gallimard, « Les documents bleus n° 1 », 1922, p. 121.

2 S. Freud, *La Technique psychanalytique*, PUF, 1953, p. 131.

psychanalyse. S'élevèrent alors des voix qui, au nom de la langue française et de la langue allemande, objectèrent qu'il s'agissait là de mots trop savants pour traduire des termes usuels dans la langue allemande. Mais derrière cette simple querelle de traducteurs se profile un véritable conflit des traductions, qui pourrait tenir dans l'alternative suivante : ou bien une traduction qui reconduit Freud à la langue usuelle, ou bien une traduction qui montre comment Freud se déprend de cette langue usuelle. Mon intitulé fait écho à celui de l'ouvrage de Paul Ricœur : *Le Conflit des interprétations* ; ce conflit qui fait débat et oppose deux approches traductives distinctes est aussi un conflit interne, un débat intérieur qui se poursuit au sein même du traducteur de Freud, hésitant à son tour, comme Freud n'a cessé de le faire, entre l'usité et l'inusité, le connu et le non-connu, le concret et l'abstrait.

Qu'en est-il, trente-cinq ans après le *Vocabulaire de la psychanalyse* ? Il importe d'abord de rendre conjointement hommage à ces deux grandes figures, récemment disparues, de la psychanalyse. Laplanche et Pontalis auront été les initiateurs de nombreuses traductions et retraductions, avant que Laplanche n'assume la direction scientifique des *Œuvres complètes de Freud (OCF)* aux PUF. Mais, chacun à sa manière, ils auront interrogé l'œuvre de Freud, ouvert de nouvelles pistes, soulevé de nouvelles questions.

Aujourd'hui donc, les *OCF* sont en voie d'achèvement. L'actuelle équipe éditoriale des *OCF* (Janine Altounian, Pierre Cotet, Alain Rauzy, François Robert) travaille à la parution des deux derniers volumes de la collection : le tome V (*Le Trait d'esprit et sa relation à l'inconscient*) paraîtra en 2013, le tome I (Premiers textes 1871-1893) en 2014. Par ailleurs, Freud étant entré dans le domaine public en 2010, de nouvelles traductions paraissent. L'on voit s'affirmer de manière plus accusée que jamais les deux grandes tendances de la traduction. À la traduction jugée trop compliquée des *OCF* vient s'opposer une traduction qui entend rendre à la langue de Freud sa simplicité, au risque parfois d'une simplification de la pensée freudienne. À la traduction « savante » des *OCF* semble ainsi répondre ce qu'on pourrait se risquer à appeler une traduction « profane », dans un mouvement qui n'est plus progressif, mais régressif, voire réactif. C'est ainsi par exemple que Dorian Astor, dans sa traduction de *Malaise dans la culture*³, au nom d'une certaine limpidité de la langue française et de la langue allemande, condamne

3 S. Freud, *Le Malaise dans la culture*, Paris, Garnier-Flammarion, 2010.

l'expression « motion pulsionnelle inhibée quant au but » et propose à la place un « mouvement pulsionnel réfréné dans sa visée ». La transposition est intéressante, en ce qu'elle donne à entendre ce que pourrait comprendre un lecteur germanophone... qui ne connaîtrait pas Freud et n'aurait pas lu, dans « Pulsions et destins de pulsions », la définition du « but » de la pulsion⁴. Pourquoi donc rompre la continuité entre *Ziel* et *zielgehemmt*, là où Freud pense solidairement le but et l'inhibition quant au but (de la pulsion) ? De même, la traduction de *Hemmung* par « refrènement » paraît difficilement généralisable aux autres emplois de cette notion dans l'œuvre de Freud : l'inhibition de développement, l'inhibition de pensée, l'inhibition sexuelle ou morale. *Inhibition, symptôme et angoisse* peut-il être retraduit en « Refrènement, symptôme et... peur » ? Ce sont là des traductions ponctuelles, plus ou moins subjectives, établies selon le sentiment de la langue (allemande ou française) qu'a le traducteur, et qui ne tiennent pas compte, ou n'ont pas à tenir compte, à la différence des OCF, de l'ensemble de l'œuvre.

« Mouvement pulsionnel », donc, dit Dorian Astor. Jean-Pierre Lefebvre, de son côté, dans sa traduction de *L'Interprétation du rêve*⁵, dit également « mouvement de désir » pour traduire *Wunschregung*. La traduction de *Regung* par « mouvement » est en soi parfaitement légitime et cohérente, mais elle me semble, malgré tout, dire moins que ce que dit la « motion ». Pourquoi ?

Il faut ici faire un détour par les OCF et aborder rapidement, par le biais de la *Regung*, le cas de *Wunsch*. Les OCF, on le sait, traduisent *Wunsch* par « souhait », rejointes en cela par bien des analystes (notamment Maurice Dayan) et certains autres traducteurs (je pense ici à cet excellent traducteur de Freud que fut Fernand Cambon, lui aussi récemment disparu). En dissociant ainsi le souhait du désir et de la pulsion, on permet au lecteur français de mieux suivre les différents avatars du *Wunsch* freudien, qui va du simple souhait de dormir au souhait de mort conscient ou inconscient, du souhait inconscient et refoulé au souhait pulsionnel et libidinal. Le souhait inconscient et refoulé, celui de *L'Interprétation du rêve*, situé dans l'appareil psychique, sera ensuite progressivement rapproché par Freud d'un souhait

4 « Le but d'une pulsion est toujours la satisfaction [...] L'expérience nous autorise aussi à parler de motions "inhibées quant au but", pour des processus qui sont tolérés pour un bout de chemin en direction de la satisfaction pulsionnelle, mais qui subissent ensuite une inhibition ou une dérivation. » (GW, X, 245 ; OCF.P, XIII, p. 169-170.)

5 S. Freud, *L'Interprétation du rêve*, Paris, Seuil, 2010.

pulsionnel trouvant sa source dans le corps. Et voici que survient, toujours dans *L'Interprétation du rêve*, cette étrange créature qu'est la « motion de souhait » ; créature, parce que derrière cette création verbale (*Wunschregung*) se cache une véritable entité psychanalytique, où vient se concentrer toute la métapsychologie freudienne. Comme pour le *Wunsch*, il faut un même terme pour traduire cette *Regung* dont Freud fait un emploi constant. Terme éminemment polysémique, parfois synonyme de « tendance » (motion homosexuelle), parfois synonyme de « sentiment » (motion de haine, motion de rivalité, motion tendre), parfois synonyme d'« excitation » (motion vaginale), mais qui, fondamentalement, a bel et bien une valeur métapsychologique (dynamique et économique). Qu'il s'agisse de la motion pulsionnelle ou de la motion de souhait, le terme de motion connote une idée de puissance, de force, d'intensité, en un mot d'énergie, sans d'ailleurs que Freud nous dise jamais explicitement si cette énergie est psychique ou somatique. La motion de souhait inconsciente et refoulée, dans *L'Interprétation du rêve*, est dotée de sa propre « force de pulsion » (*Triebkraft*). C'est à cette force de pulsion que renvoie la motion de souhait. La traduction par « motion de souhait », apparemment forcée, ne fait que souligner le statut singulier de ce souhait issu de l'inconscient. « Mouvement de désir » ou « motion de souhait », ici le conflit des traductions serait celui qui oppose une traduction psychologique (mouvement de désir) à une traduction métapsychologique (motion de souhait).

Plus contestable m'apparaît la traduction de *Wunscherfüllung* par « satisfaction de désir ». Il ne s'agit pas simplement d'opposer à cette traduction de Jean-Pierre Lefebvre l'autre terme de *Befriedigung*, ni même les nombreux énoncés où les deux termes coexistent. Non, plus fondamentalement, ce que cette traduction court-circuite, c'est tout un parcours de la pensée de Freud. Quand Freud finira par assimiler la motion de souhait à la motion pulsionnelle et parlera d'un souhait pulsionnel, il sera irrésistiblement amené à comprendre le rêve comme une satisfaction pulsionnelle... sous la forme d'un accomplissement de souhait.

Une traduction « freudienne » de Freud, on le voit, doit se faire, non pas seulement au nom de la langue française ou de la langue allemande, mais aussi et surtout au nom de la pensée freudienne. Il ne s'agit évidemment pas, en disant cela, de se prévaloir d'un « freudisme » compris comme un corps de doctrine établi. Certes,

l'appareil conceptuel freudien existe – le *Vocabulaire de la psychanalyse* suffisait déjà à l'attester – et *Traduire Freud*, paru en 1988, présente une « Terminologie raisonnée » accompagnée d'un « Glossaire ». Mais la fixité de cette terminologie n'est là que pour rendre compte de la mobilité de la pensée de Freud, autrement dit pour accompagner cette pensée jusque dans ses contradictions, ses revirements et ses hésitations⁶.

M'entretenant avec Emmanuèle Sandron, j'ai lancé, un peu au hasard, à propos des hésitations de Freud, l'idée de trébuchement. Mais si Freud donne parfois l'impression de trébucher – et sa pierre d'achoppement est certainement l'articulation du pulsionnel et de l'inconscient –, c'est d'abord parce qu'il avance en boitant, comme il le dit lui-même en citant Ruckert. Les *OCF*, en différenciant des termes jusque-là tenus pour équivalents, ont fait ressortir cette boiterie. Freud semble boiter quand il fait alterner le sexuel et le sexué, mais ici il ne trébuche pas. Derrière la vie sexuée (*Geschlechtsleben*), derrière la sexualité génitale, l'acte sexué (*Geschlechtsakt*) « au service de la reproduction », c'est bien une autre vie sexuelle (*Sexualleben*) qu'il entend révéler, la sexualité infantile, perverse polymorphe.

Freud semble encore boiter quand il passe de l'âme à la psyché, de l'animique (*seelisch*) au psychique (*psychisch*). Restaurer l'âme dans l'écrit freudien, c'est d'abord souligner comment Freud reste tributaire de l'opposition métaphysique entre l'âme et le corps et comment il résout ou pense résoudre cette opposition. Il faut citer ici un long passage méconnu de *L'Interprétation du rêve*, où Freud expose ce qui restera jusqu'à la fin son programme théorique : « [...] tout ce qui pourrait révéler une indépendance de la vie d'âme [*Seelenleben*] par rapport à des modifications organiques démontrables ou une spontanéité dans les manifestations de celle-ci, effraie aujourd'hui le psychiatre, comme si la reconnaissance de celle-ci devait forcément ramener les temps de la philosophie de la nature et de l'essence métaphysique de l'âme [*das metaphysische Seelenwesen*]. La méfiance du psychiatre a mis la psyché [*die Psyche*] sous curatelle et exige maintenant qu'aucune de ses motions [*Regungen*] ne trahisse un pouvoir qui lui soit propre. Cependant ce comportement ne témoigne de rien d'autre que

6 Il arrive aussi à la traduction d'accompagner Freud dans ses propres choix. Les *OCF* traduisent *Phantasie* par « fantaisie » parce que, tout simplement, Freud lui-même a choisi de substituer au terme de *Phantasma* – qui est celui employé par Breuer dans le cas d'Anna O. – celui de *Phantasie*.

d'une bien maigre confiance en la consistance de l'enchaînement causal qui s'étend entre le corporel [*das Leibliche*] et l'animique [*das Seelische*]. Même s'il est vrai que le psychique [*das Psychische*], dans notre exploration, peut être reconnu comme le facteur occasionnant primaire d'un phénomène, une avancée plus en profondeur saura un jour trouver une voie se poursuivant jusqu'au fondement organique de l'animique [*die organische Begründung des Seelischen*]⁷. » Que retient celui qui lit ce passage dans la traduction des *OCF* où *seelisch* n'est pas rabattu sur *psychisch* ? L'emploi indifférencié des deux termes et une certaine indifférence de Freud à l'égard des mots de sa langue ? Ou bien, au contraire, l'emploi délibéré du mot « âme » dans un questionnement qui révèle un Freud tout sauf indifférent à son objet ? Toute la suite de l'œuvre est annoncée dans ces quelques lignes : l'entité (*Wesen*) métaphysique de l'âme transposée en entité métapsychologique, qui donne tout son sens au fameux passage de *La Psychopathologie de la vie quotidienne*⁸ ; la définition de la pulsion comme « concept-frontière entre animique et somatique » dans « Pulsions et destins de pulsions » ; et par-delà, l'espoir d'arriver un jour au fondement organique, de « se frayer un passage, à travers toute la stratification psychologique, jusqu'au "roc d'origine" », pour reprendre les mots qui concluent « L'analyse finie et l'analyse infinie »⁹.

Viendra un moment dans l'œuvre où il ne sera plus question que de l'âme, où Freud, obstinément, ne parlera plus que de la vie d'âme (*Seelenleben*) consciente et inconsciente ou de l'appareil animique (*seelischer Apparat*), sans plus jamais utiliser les expressions de vie psychique ou d'appareil psychique. Cet infléchissement est surprenant et demande à être interprété. Peut-être Freud entend-il faire ainsi ressortir, au sein de cet espace psychologique global qu'est la vie d'âme, une autre réalité interne plus restreinte, plus dense : la réalité psychique (*psychische Realität*), le noyau de l'inconscient.

7 *L'Interprétation du rêve*, chapitre I, section C, « Stimuli du rêve et sources du rêve », *GW*, II-III, p. 45 ; *OCF.P*, IV, p. 72.

8 « Je crois en fait qu'une grande part de la conception mythologique du monde [...] n'est rien d'autre qu'une psychologie projetée dans le monde extérieur. L'obscurité connaissance (pour ainsi dire la perception endopsychique) de facteurs et modalités psychiques de l'inconscient [...] se reflète dans la construction d'une réalité suprasensible qui doit être retransformée par la science en psychologie de l'inconscient. On pourrait se risquer [...] à transposer la métaphysique en métapsychologie. » *Sur la psychopathologie de la vie quotidienne*, *GW*, IV, p. 287 ; *OCF.P*, V, p. 354-355.

9 *L'Analyse finie et l'analyse infinie*, *GW*, XVI, p. 99 ; *OCF.P*, XX, p. 55.

Il est une autre solution freudienne, plus étonnante encore, tout à la fois langagière et métapsychologique. Quand il écrit : « le ça, qui est l'anémique proprement dit¹⁰ », ou quand il définit la psychanalyse comme la « science de l'anémique-inconscient¹¹ » (*das Unbewußt-Seelische*), Freud *substantifie* l'adjectif « anémique » (*das Seelische*) et, ce faisant, *substantialise* l'âme, ou du moins la part inconsciente de la vie d'âme, le ça.

« Motions de la psyché », disait Freud en 1900. Et je note que dans ce passage de *L'Interprétation du rêve* Jean-Pierre Lefebvre traduit, comme le faisait Jankélévitch, par « émotions de la psyché ». Là encore, deux traductions, l'une plus abstraite, l'autre plus concrète. Mais ces « motions » de la psyché auront une suite dans l'œuvre, elles deviendront des « motions anémiques » (*seelische Regungen*) ou des « motions d'âme » (*Seelenregungen*). Deux univers de langage vont ainsi se côtoyer, celui de l'analyste qui parlera plus volontiers des « mouvements psychiques » de son patient, et celui de la traduction, où ce même analyste lira dans les OCF les « motions anémiques ». Or ces motions anémiques, qui pourraient n'être que de simples mouvements de l'âme ou de simples motions de la vie d'âme, peuvent aussi être entendues, à un autre niveau, comme des motions de souhait issues de l'anémique inconscient.

Le néologisme français « anémique » (qui vient de l'âme, qui est relatif à l'âme), tel qu'attesté dans le *Trésor de la langue française*, vient ainsi traduire un mot de la langue qui est devenu un mot freudien à part entière. « Le ça, qui est l'anémique proprement dit », voilà peut-être l'exemple le plus parlant de ce que Nicolas Abraham, dans *L'Écorce et le Noyau*, appelait l'anasémie freudienne, pour désigner la dérivation que subit un terme dès lors qu'il est mis en relation avec l'inconscient. Il faut parfois des mots nouveaux (ou des mots anciens retrouvés, comme « anémique »), pour dire en français ce que Freud, lui, dit en resignifiant des mots de la langue commune. Comment définir l'âme dans l'œuvre de Freud ? Peut-être en disant d'elle ce que Freud dit du symptôme hystérique dans *Dora*, en reprenant l'image de l'Évangile : « une vieille outre remplie de vin nouveau¹² ».

Qu'en est-il des trois principaux néologismes proposés par les OCF : « désaide », « refusement » et « désirance » ? Le terme de

¹⁰ *La Question de l'analyse profane*, GW, XIV, p. 223 ; OCF.P, XVIII, p. 18.

¹¹ *Autoprésentation*, GW, XIV, p. 96 ; OCF.P, XVII, p. 118.

¹² *Fragment d'une analyse d'hystérie*, GW, V, p. 214 ; OCF.P, VI, p. 233.

désaide renvoie à l'incapacité native de l'enfant à s'aider lui-même (*Hilflosigkeit*). L'option de traduction, ici, est radicale, parce que, au simple plan grammatical (*le* désaide), elle est un cas-limite propre à susciter le désamour du lecteur, parce qu'elle fait apparaître le radical du mot allemand (*Hilfe*), et surtout parce qu'elle évacue la signification affective du terme, habituellement rendue en français par « détresse » ou « état de détresse », pour privilégier la seule situation objective de départ. Le conflit des traductions trouve là une nouvelle illustration : ou bien une traduction plus conceptuelle, où désaide prend presque valeur de philosophème, ou bien une traduction qui continue de faire parler l'affect.

De même, le refusement dit tout autre chose que la frustration : il désigne un processus par lequel une satisfaction pulsionnelle est refusée par la réalité ou par l'individu. Freud l'énonce lumineusement dans la phrase suivante, où il s'approprie pleinement le terme : « les êtres humains tombent malades de névrose quand leur est ôtée la possibilité de satisfaire leur libido, donc du fait du “refusement” [*Versagung*], selon mon expression, et leurs symptômes sont justement le substitut de la satisfaction refusée [*versagt*]...¹³ » Les trois critères d'une bonne traduction sont ici remplis : fidélité à l'allemand (où le substantif renvoie explicitement au sens transitif du verbe), fidélité au français (le mot a existé et est aussi bien formé que l'est par exemple « refoulement »), fidélité, enfin et surtout, à la pensée de Freud (le refusement est un terme technique, au même titre que la fixation, l'inhibition de développement ou le refoulement, quatre notions que Freud fait d'ailleurs intervenir à la suite dans les *Leçons d'introduction*). Plus généralement, désaide et refusement, pris ensemble, font accéder à un Freud moins psychologisant (sans détresse ni frustration) et plus philosophique ; le désaide infantile et le refusement imposé par la réalité relèvent d'une anthropologie freudienne qui met en avant la situation passive fondamentale de l'être humain.

Désirance, enfin, entend rendre ce mot réputé intraduisible qu'est *Sehnsucht*. Le « barbarisme » est déjà chez Freud, serait-on tenté de dire, un Freud barbare dans sa propre langue, qui violente le mot allemand en le sexualisant, en qualifiant parfois la *Sehnsucht* de sexuelle ou de libidinale. Toutes les formes que revêt la *Sehnsucht* chez Freud ne

13 *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, GW, XI, p. 357 ; OCF.P, XIV, p. 356-357.

sont pas sexuelles, mais elles ne sont pas non plus réductibles à la seule nostalgie. La traduction de *Sehnsucht* par désirance permet de rapprocher deux notions qui ne le sont habituellement pas : la désirance libidinale ou érotique, inassouvie et refoulée de l'enfant, qui est transformée en angoisse (*Sehnsuchtangst*), et la désirance pour le père (*Vatersehnsucht*) qui est au fondement du besoin religieux.

« La poésie doit inquiéter le langage », dit Yves Bonnefoy dans *La Communauté des traducteurs*. La traduction aussi, parce qu'elle est lieu d'accueil de l'étranger. Et la traduction de Freud plus que toute autre, sans doute, parce que la langue de Freud est elle-même inquiétée par cet étranger qu'est l'inconscient sexuel. Est-il besoin de faire défiler ici tous les mots que suggère la formule de Bonnefoy ? De l'étrangèreté de l'inconscient à « l'épreuve de l'étranger » (Antoine Berman) que peut (et devrait) être la traduction, une même inquiétude se transmet. L'intranquillité de la traduction rejoint l'intranquillité de la langue de Freud en apparence si apaisée, si peu conflictuelle.